

Éclipse partielle

Empire of the Sun

Yves Lafontaine

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafontaine, Y. (1988). Compte rendu de [Éclipse partielle / *Empire of the Sun*]. *24 images*, (37), 67–67.

EMPIRE OF THE SUN

Éclipse partielle

Yves Lafontaine



Christian Bale

dans la pénombre ou l'obscurité, projette des ombres sur les murs. Cette esthétique qui relève de l'épure est en parfaite adéquation avec l'écriture filmique proprement dite, simple, naturelle, limpide, dépouillée, sans fioritures. Le découpage est rigoureux, les cadrages sont précis, les angles de prises de vue ne sont jamais maniérés et les mouvements de caméra, essentiellement narratifs, rarement descriptifs, sont fluides, élégants et toujours motivés par l'action ou l'organisation interne de la mise en scène. Paradoxalement, le champ de vision qu'embrasse la caméra est par contre très encombré. Comme si Spielberg avait voulu tout y montrer. Des mouvements de foules complexes dans les rues de Shanghai, nécessitant des milliers de

figurants, des avions de combats et des chars d'assauts se mêlent dans un chaos admirablement bien orchestré.

Malheureusement, la seconde partie du film est nettement moins intéressante. Lorsque James revient à la demeure abandonnée, on sent que Spielberg tente de créer une atmosphère de transition où le temps est suspendu. Mais les images qu'il utilise sont trop souvent usées, lourdes et donnent quelquefois l'impression d'être fabriquées. Les actions posées par James ne semblent pas lui appartenir. Ce sont les images de la confusion d'un enfant, vu par l'œil extérieur du réalisateur, plutôt que par celui de l'enfant (comme cela était le cas dans la première partie).



Quatre années d'enfer auront fait de Jim Graham un enfant-homme

À l'image de la musique de John Williams qui hésite entre le pompeux et le sublime, la troisième partie (dans le camp de prisonniers), et la plus longue, paraît constamment osciller entre l'impression factice de quelques événements symboliques et le réalisme pointilleux directement lié à la dureté et la cruauté de la guerre. Une scène onirique nous fait cependant voir tout le talent du cinéaste: seul auprès d'une femme morte, James est aveuglé par une lumière blanche, qu'il interprète comme l'ouverture du paradis à l'âme de la femme et qui n'est autre que le dernier éclat nucléaire d'Hiroshima.

Malgré cela, dans l'ensemble, le film est trop long, trop lent, et manque de cette souplesse, de ce rythme et surtout du dynamisme qui faisaient oublier les imperfections des précédents films de Spielberg. Avec *Empire Of The Sun*, Spielberg voulait sans doute montrer qu'il pouvait tomber avec une grâce inchangée de ses mondes extra-terrestres à l'enfer tellurique de la guerre. Le défi n'a pas été relevé.

Enfermé dans son univers visionnaire et fantasmagique, Spielberg nous offre un film techniquement parfait, mais malheureusement inégal où se côtoient le sublime et le banal, et où les scènes d'émotion n'arrivent pas à faire oublier l'étrange sentiment de malaise et l'insatisfaction ressentie lorsque le générique s'inscrit à la fin sur l'écran. □

EMPIRE OF THE SUN

États-Unis, 1987. Ré: Steven Spielberg. Scé: Tom Stoppard, d'après le roman de J. G. Ballard. Ph: Allen Daviau. Mus: John Williams. Int: Christian Bale, John Malkovitch, Mirands Richardson, Nigel Havers. 152 minutes, couleur. Dist: Warner.